

FÉMINISME ET RÉSEAUX SOCIAUX



On tourne un peu en rond, comme dans un bocal. Nos discussions ressemblent de plus en plus à des réunions d'instagrammeuses anonymes. On déteste les réseaux sociaux mais on ne peut plus s'en passer. On est accros. Aux Likes, aux abonné.es, aux DM, à l'argent. Chaque nouveau partenariat rémunéré me donne envie de vomir. Le lendemain, je me réveille avec une grosse gueule de bois et une envie de tout arrêter. Mais il y a toujours une étincelle qui arrive à un moment ou à un autre...

FAITS ET IDÉES

une histoire
d'amour
et
de haine

H
D'A

Collection « Faits et idées »

JACQUES BOUVERESSE *Les Premiers Jours de l'inhumanité ;
Les Foudres de Nietzsche et l'aveuglement des disciples*

ADELIN DE LÉPINAY *Organisons-nous ! Manuel critique*

COLLECTIF *Notre corps, nous-mêmes*

JULIAN MISCHI *Le Parti des communistes. Histoire du Parti
communiste français de 1920 à nos jours*

CLARA ZETKIN *Je veux me battre partout où il y a de la vie*

PETER COLE, DAVID M. STRUTHERS, KENYON ZIMMER (dir.)
Solidarité forever. Histoire globale du syndicat Industrial Workers of the World

LOUISE MOTTIER *Les Conquérants. Avec les mineurs non accompagnés*

MAGALI DELLA SUDDA *Les Nouvelles Femmes de droite*

FÉMINISME ET RÉSEAUX SOCIAUX
UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE HAINE

Convaincu-es que l'écriture inclusive pose des questions essentielles mais n'y apporte pas encore de réponses pleinement satisfaisantes, nous avons choisi pour chaque livre publié, en accord avec son auteur-riche et selon l'avancée des débats en cours, des solutions adaptées au sujet abordé et au public visé.

Conception graphique

r2 | Katja van Ravenstein

Couverture

Apolline Labrosse

Mise en page

Ingrid Balazard

Relecture

Nolwenn Veillard

Édition

Marie Hermann

Photographies d'intérieur: © George Shiras ;

© Patrick Kovarik / AFP

© Hors d'atteinte, 2022

19, rue du Musée 13001 Marseille

www.horsdatteinte.org

1^{re} impression

ISBN: 978-2- 38257-023-4

ISSN: 2677-8041

FÉMINISME
ET
RÉSEAUX SOCIAUX

UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE HAINE

Elvire Duvelle-Charles





Les termes non courants ou spécifiques au sujet
abordé dans cet ouvrage trouvent leur définition
dans un lexique à la p. 187.

À Simone, Arina et Jeanne

Je m'appelle Elvire Duvelle-Charles. À l'heure où je vous écris, j'ai trente-trois ans, je suis une femme, cisgenre, métisse, née d'une mère française qui a pleuré en apprenant le décès de Simone de Beauvoir et d'un père qui a fui la dictature de François Duvalier, en Haïti, quand il avait à peine vingt ans. Ces éléments ont non seulement bâti une partie de mon identité, mais m'ont aussi conduite, il y a plus de dix ans, à devenir activiste et à rencontrer de nombreuses femmes qui, comme moi, tentent de faire avancer leurs droits. J'ai expérimenté de nombreuses techniques : j'ai sauté seins nus sur la voiture de DSK, fait irruption dans un bureau de vote en Turquie (ce qui m'a valu trois ans de prison ferme, jamais effectués), j'ai organisé des campagnes d'affichage sauvage, créé une communauté virtuelle de plus de 120 000 personnes sur Instagram – Clit Révolution. J'ai noué des amitiés précieuses et

d'autres qui se sont brisées car nous n'avions plus les mêmes utopies. J'ai appris à naviguer dans les méandres aussi fantastiques que terrifiantes des réseaux sociaux et à en maîtriser les codes. J'ai oscillé entre actions coups de poing avec des milliers de personnes et placements de produits.

En m'appuyant sur ces expériences ambivalentes et sur les témoignages de nombreux·ses activistes et créatrices de contenu en ligne, j'ai pu analyser les liens qui unissent féminisme et réseaux sociaux – une histoire d'amour ouvrant tous les possibles, une histoire de vies sauvées, mais aussi une histoire de haine. Voici mon enquête.

tout a commencé
par
cette image



SHAME
FEMEN  FRANCE



2011. Je suis assistante documentaliste chez TF1 depuis deux mois à peine. Deux mois durant lesquels je suis, sans avoir mis les mots dessus, harcelée sexuellement par l'équipe des auteurs de la quotidienne pour laquelle on m'a chargée de trouver des images d'actualité susceptibles de faire l'objet de sketches.

C'est mon premier « vrai travail » : avant, je travaillais surtout sur des tournages, des courts-métrages, des clips – des missions d'intermittente, quoi. Là, c'est la première fois que je suis salariée dans une entreprise, avec un badge pour entrer, des horaires fixes, un *open space* et une cantine.

Dans mon équipe de documentalistes, nous sommes trois assistant-es : deux meufs et un mec. Dans l'équipe des auteurs, ils sont quatre ou cinq gars, en fonction du *turn over*, dont deux qui passent

leur temps à faire, à ma collègue et à moi, des blagues de cul, des commentaires sur nos tenues, notre physique, notre vie sentimentale, des allusions aux prouesses sexuelles qu'ils ont réalisées avec leurs dernières conquêtes... Un matin, ils apportent des croissants pour leur « chouchou », je fais une vanne en disant qu'ils auraient pu en profiter pour en offrir à toute l'équipe. L'un d'eux me répond : « Ah mais Elvire, si tu étais célibataire, je t'offrirais tous les croissants du monde. » Ils me dégoutent.

Tous les soirs, je rentre chez moi et je pleure. À l'époque, j'habite encore chez mes parents et ma mère voit ma santé mentale se dégrader au fil du temps. Un soir, j'éclate en sanglots au beau milieu du dîner familial. Ce n'est pas normal que le travail te mette dans cet état, me dit ma mère. Pourtant chez TF1, personne ne semble s'interloquer de la manière dont ma collègue et moi sommes traitées dans l'équipe. Alors je me résigne et je me dis que c'est comme ça, « le monde du travail ». J'ai envie de tenir le coup et de gravir les échelons : un jour, je réaliserai mes propres films ; en attendant, il faut serrer les dents. Je commence à développer des stratégies d'évitement pour m'adapter : je réponds aux avances et aux blagues salaces avec humour – pour ne pas casser l'ambiance –, j'arrête de me maquiller, je m'habille avec des vêtements pas trop

sexy, plutôt jogging-baskets que slim-talons. Ça n'arrange pas particulièrement la situation, mais je commence à m'y habituer.

Au bout de quelques semaines de rodage, la production décide de nous exclure des réunions de travail qui se déroulent chaque matin avec les auteurs parce que « ça déconcentre les garçons ». Alors, tous les matins, j'arrive au bureau et je scrolle sur mon ordinateur dans la banque d'images qui rassemble les vidéos des agences de presse, sans trop savoir quelles images chercher en attendant le compte rendu de la réunion à laquelle je ne peux pas assister sous peine de dévoyer ceux qui travaillent vraiment.

Un jour, lors d'une session d'errance sur la banque d'images de TF1, je découvre Femen¹. La vidéo est titrée « Des féministes ukrainiennes devant le domicile de DSK ». Elles sont trois blondes, tout droit sorties d'un mauvais film érotique du dimanche soir sur M6. Cheveux longs, maquillage prononcé, accoutrement de soubrettes version porno où la mini, minijupe est si courte qu'elle laisse voir la culotte, bas résilles, gants Mappa et Converse (pas très porno les Converse, mais pratique pour courir et éviter une

1 Collectif d'activistes féministes né en Ukraine qui a la particularité de militer seins nus avec une couronne de fleurs sur la tête et des slogans écrits sur le torse.

garde à vue). Chacune s'active devant la porte de chez Dominique Strauss-Kahn, place des Vosges à Paris, avec sa serpillère et son seau d'eau, en chantant : « Voulez-vous coucher avec moi ce soir ? » Sur la grande porte cochère en bois, elles ont accroché une pancarte « SHAME » (« la honte »). Je suis à la fois interloquée et amusée. Je suis surtout soulagée. Voir ces images de femmes trop maquillées, trop dénudées, qui chantent fort, parlent fort et viennent foutre la honte au violeur le plus connu et protégé de France², ça me fait un bien fou. Oui. Bien sûr qu'elles ont raison. Bien sûr qu'il faut mettre la honte à ces mecs-là. Évidemment qu'on devrait brandir nos corps dans la rue, crier fort, s'habiller comme on veut, ne pas avoir peur d'appeler un violeur un violeur, un agresseur un agresseur et un harceleur un harceleur. Ce n'est pas à nous de nous faire petites, discrètes, de cacher nos corps, de nous adapter à eux : c'est à eux de s'adapter à nous et de se faire à l'idée que nous sommes là, que nous existons, que nous sommes la moitié de l'humanité et que nous sommes ici pour y rester.

2 Rappel du contexte au moment de l'action : alors pressenti pour devenir le prochain président de la République française, Dominique Strauss-Kahn est accusé de viol par Nafissatou Diallo, femme de chambre de l'hôtel Sofitel à New York. Une grande solidarité des puissants s'organise autour de DSK, qui crie au complot, et on accuse rapidement Nafissatou Diallo de mentir. Dans les années qui suivent, les accusations à l'encontre de DSK vont se multiplier : affaire Carlton, Tristane Banon, etc.

Quelques jours plus tard, sans crier gare, je démissionne de TF1.

Pendant un an, je reprends des boulots d'assistante à la mise en scène. Et puis, un soir, en scrollant sur Facebook, je vois Inna Shevchenko³ au *Zapping*. Elle vient de tronçonner une croix sur la place Maïdan (à Kiev, en Ukraine) en soutien aux Pussy Riot et s'est exilée en France après avoir été poursuivie par les services secrets⁴. Cette fois-ci, l'habillage de l'émission précise le nom du groupe féministe concerné : « Femen ». Je vais sur le replay du « Petit Journal » pour écouter l'entretien en entier, puis je fais une recherche Google. Je tombe sur la page Facebook du mouvement et une publication qui annonce leur arrivée en France en précisant « *French women, join the army !* » À la fin du texte, il y a une adresse email.

01 h 30 du matin, j'envoie un email : « *I want to join forces in France, how can I do that ?* »

01 h 32, Inna me répond : « *Hello, let's meet tomorrow at rue Léon 35 at 14.30. We will wait for you.* »

Le lendemain, me voilà devenue Femen.

3 Activiste Femen ukrainienne, initiatrice de la création de la branche française de Femen aux côtés de Sacha Shevchenko, Oksana Shacko et Anna Hutsol.

4 Julien Sartre, « Femen : "Une armée française sera formée à Paris" », *L'Express*, 31 août 2012.